Je suis dans un lit d’hôpital, il est 5 h 30 du matin et j’ai de la fièvre, 39°7 pour être précis. J’ai une pneumopathie aiguë qui ronge mes poumons. Sa compagne hideuse la fièvre et ses symptômes ne me quitte pas. L’insomnie en est l’un des pires. Cette bête à la mâchoire remplie de rangées de dents dévore mon repos méthodiquement. Le Stilnox la renvoie à la lisière de sa caverne pour deux heures de cauchemars humides. A la sortie de ce tunnel rempli d’écrans qui diffusent les images glauques et pourries de mes nuits, je suis un morceau de viande courbaturé sur un grill de coton, dix minutes plus tard je suis nu sur la banquise, tout mon corps est parcouru de tremblements.

Ca fait une semaine que ça dure. Je tousse de plus en plus, mais la chiasse et les vomissements des 5 premiers jours ont disparu. J’ai mangé 2 fois en sept jours : une assiette de pâtes bolognaise version usine de pâtées pour chien et un morceau de poisson spongieux non identifié, sur la petite fiche qui accompagnait le plateau il était simplement écrit « POISSON ».

1er jour d’hospitalisation. Matin. La première infirmière qui a eu l’honneur d’inaugurer la série d’impacts sur mes bras était une séduisante petite Asiatique qui avait un tatouage abstrait sur le côté intérieur du biceps droit en dessous d’un implant contraceptif mal cicatrisé. La première de ses aiguilles a atteint son but sans douleur, une prise de sang magnifiquement réalisée. Les trois prélèvements qui ont suivi par contre ont relevé de la charcuterie veineuse. Elle m’a laissé comme cadeau de cette première et dernière rencontre quatre petites fleurs violacées et douloureuses aux plis des deux coudes qui n’ont toujours pas fané. Elle a fini par appeler un de ses collègues qui « pique mieux que moi » pour me perfuser ou du moins poser une voie comme ils disent. Pour poser une perfusion ils utilisent une aiguille d’un calibre qui varie en fonction du débit désiré, elle-même renferme un petit tuyau de plastique qui reste dans la veine pour ne pas trop la blesser et faciliter les mouvements. (Cela s’appelle) un cathéter. Une perfusion bien posée sur une veine en bon état peut rester jusqu'à une semaine si la veine le supporte et que la voie n’est pas bouchée. Ils disent alors que « ça passe ». Au bout de deux jours, c’était rouge, gonflé et douloureux. « Ca ne passe plus ». On m’a donc repiqué sur l’avant-bras gauche. J’ai été piqué 14 fois en différents endroits sur les deux bras entre mes poignets et les plis des coudes, pour que le corps médical réalise les examens biologiques et détermine l’origine de l’infection. Pour l’instant rien de concluant. Cette salope de bactérie responsable de mon infection pulmonaire massive reste indéterminée malgré les multiples prises de sang appelé « hémoc » dans le jargon médical. Les hémocultures sont des prises de sang où il faut prélever des quantités de sang importantes recueillies dans de petites bouteilles en verre, qui ressemblent aux bouteilles de vin servi dans un avion, avec votre plateau-repas. Au fond des bouteilles aussi étrange que cela puisse paraître, il y a de la sauce soja pour encourager les bactéries a se développer. Pour faire des « hémocs » il faut repiquer sans cesse. Faire une nouvelle prise de sang à un endroit différent de préférence en pleine montée de fièvre et quand il y a des frissons. On ne peut pas se servir de la perfusion qui est pourtant un accès direct aux veines et au sang. Ces petites pourritures de bactéries se colleraient à la tubulure de plastique et ne seraient pas récupérées. Donc on me pique là j’ai un répit, mais je sais que d’autres aiguilles d’acier m’attendent bien au chaud dans leurs petites coques de plastique stérile, impatientes de sucer mon sang de leur unique dent creuse. Quand mon amie est venue me voir dans la soirée, elle a croisé un chat dans le hall désert de l’hôpital. Je suis sous le traitement suivant :Antirétroviraux/trithérapie (7 comprimés par jour), antibiotiques (Roséphine 2g 1fois par jour en intraveineuse), antalgiques (Perfalgan 1g toutes les six heures en intraveineuse), potassium (3 comprimés par jour), inhibiteur de la pompe à protons (Inexium 2 comprimés par jour), un anti diarrhée (3 comprimés par jour), un anti vomitif (2 comprimés par jour) et pour dormir 1 Xanax contre l’anxiété et 1 Stilnox pour déclencher le sommeil. Je vous laisse faire le calcul du nombre de pilules que j’avale par jour. Je suis fatigué. J’ai la nuque courbaturée.

2ème jour d’hospitalisation. Après-midi. Je dois aller faire une échographie cardiaque. J’ai toujours 40° de fièvre. Une infirmière me hisse sur un fauteuil roulant. Nous traversons de longs couloirs identiques où seules les couleurs pastel délavées changent. Nous prenons des ascenseurs de différentes tailles toujours sans miroirs, pour enfin déboucher sur notre couloir. Je grelotte, je frissonne mon chauffeur s’éloigne en me disant qu’elle reviendra quand ce sera terminé. Elle croise quelqu’un, lui dit que je ne vais pas bien et lui demande que je passe tout de suite. Je ne comprends pas ce qu’il lui répond, elle s’éloigne dans le couloir, tourne à droite et disparaît. Elle m’a garé contre la paroi du couloir en face d’une des salles d’examen. Des bras anonymes me poussent sans un mot dans un renfoncement d’où je ne vois plus les portes des salles d’examen et je reste là pendant plus d’une heure sans voir personne, mouillé de transpiration. Le temps s’écoule très lentement quand on est ivre de fièvre. Ma seule compagne est ma perfusion qui, elle, a l’air serein. Les coudes posés sur les genoux, la tête dans les mains j’essaie de trouver une position pour détendre mon cou courbaturé. Des gouttes de sueur froide coulent le long de mon dos, je me retiens de geindre Quelqu’un arrive et me pousse dans une salle d’examen vide, et me laisse. Je ne sais combien de temps, mais c’est long, des gens passent, mais je suis transparent, personne ne me dit bonjour, je suis un meuble. Un homme me donne l’ordre de me mettre dans un lit pour l’examen. Je m’exécute, cassé en deux, je grimpe sur le lit et j’attends, encore.

L’homme anonyme fait rouler l’appareil d’échographie à ma droite et repart sans un mot. Au bout d’un autre long moment, un jeune homme d’une vingtaine d’années grand et blond aux yeux bleus entre dans la pièce. Il ne me dit pas non plu bonjour spontanément. « Bonjour » dis-je. Il me répond avec un fort accent germanique, me demande de me mettre sur le coté.

Le bras gauche replié sous la tête, le bras droit tendu derrière la tête, une position particulièrement inconfortable. Blond commence l’examen, il m’enduit le thorax et le dos de gel lubrifiant. Il appuie les sondes au milieu du thorax, ensuite dans le dos puis sur les côtes et recommence encore et encore.

Il parle en allemand je ne comprends pas, mais il n’a pas l’air content, il appelle quelqu'un. Un brun germanique rentre, pas de bonjour. Il prend les choses en main, Blond s’écarte et laisse son compatriote s’asseoir devant la machine. Il est brusque, me fait mal avec la sonde parce qu’il appuie comme un bourrin. Ils parlent allemand entre eux, je comprends quelques mots parce que ma mère parle couramment leur langue dissonante. Je demande s’il ne voit rien, car j’ai compris ga nix ce qui veut dire rien du tout.

Ce connard condescendant me répond avec son accent de la Weimar « c’est parce qu’on est allemand c’est ça », cet abruti a un complexe dû à sa germanité. J’ai l’esprit embrumé, mon cerveau est au ralenti à cause de la fièvre. Je pense sans réussir à lui dire que ça n’a rien à voir avec sa nationalité il pourrait être Cubain, Kenyan, Russe ou Français, ça resterait un connard.

Maisjedisjuste«ganicht çaveutbiendireriendutout»,ilmerépond«onditça?»etils ricanent. Je ne sais pas s’il arrive à voir correctement ce qu’ils veulent voir. Il me demande pourquoi je suis là. Je lui décris mes symptômes : fièvre, vomissements, diarrhées, arythmies cardiaques (l’examen se passe jeudi 15, le diagnostic de la pneumopathie n’est pas posé d’où la batterie d’examens) il me répond que ça n’a rien à voir avec le cœur, je lui demande s’il a un dossier qui explique les différentes hypothèses de mon médecin, non il n’a pas de dossier, mais apparemment il a la science infuse. Il reprend l’examen et appuie encore plus fort et me met dans une position encore plus inconfortable. Je pose des questions auxquelles il ne répond pas. Blond derrière lui me sourit, je ne peux pas sourire, l’autre con me fait mal, j’ai des crampes à cause de la position et je dois être à 40° de fièvre. Après un long moment, le temps est vraiment vraiment plus long quand on souffre, l’examen est fini. Mon cœur est en bon état d’après eux.

Je leur demande un verre d’eau ils rigolent, j’ai envie de les frapper, d’écraser mon poing sur l’arête de leur nez et de les regarder pisser le sang une main plaquée sur leurs nez explosés et ensuite de les rouler à coups de pompe et. On me remet dans la chaise, ils partent, et moi je retourne à mon attente en serrant les dents. Après un temps interminable, un nouveau chauffeur me raccompagne dans la chambre à travers les couloirs labyrinthiques. À ma sortie et avant de quitter l’hôpital, je repasserai au service d’échographie cardiaque et j’espère que le brun condescendant sera là.

L’autre examen un scanner pneumo/thorax/abdominal a lui révélé la pneumopathie et montré l’étendue de l’infection.

Une alarme sonne sans cesse dans le service. Quelqu’un est sûrement en train de crever.

3ème jour d’hospitalisation. Une petite femme avec une grosse croix autour du cou, très polie et avec un gentil regard entrouvre la porte de ma chambre et penchée sur le seuil, me propose une hostie, je refuse, son regard se durci, elle s’en va.

Je suis dans le service de maladies infectieuses un service où les patients sont atteints de pathologies lourdes et difficiles à soigner.

Il y a trois options, pour emprunter une métaphore au Code de la route;

vert : guérison/rémission/sortie, orange : aggravation/service de soins intensifs/service de réa, rouges : Mort.

Un aide-soignant qui sert les petits-déjeuners et que ça emmerde franchement de débarrasser la petite table s’il y a des affaires dessus, passe et repasse dans le couloir en sifflotant, il est content, la vie est belle... J’ai envie de lui coudre les lèvres.

Je surprends la conversation d’une infirmière avec sa chef de service « Madame Cauvin ! Il y a des crottes de chats dans le couloir ! » « Ha oui dis donc, j’appelle le service d’entretien » « Dites-leur de faire vite, reprend la voix la plus jeune, je risque de glisser et d’tomber, on arrête pas de courir depuis c’matin. Et en plus ça pue »

« Je les appelle Charlotte, retournez faire vos soins ! »

J’entends des bruits de pas s’éloigner dans deux directions opposées. Je veux voir ça.

Je me lève très doucement de mon lit en prenant appui sur mon pied à perf. La tête me tourne un peu. Un petit effort. Je suis debout. Je parcours péniblement les quelques mètres qui me séparent de la porte. Je l’entrouvre et regarde dans le couloir. Ce n’est pas une crotte de chat ou un tas de crottes, mais au moins six tas disséminés le long du couloir désert dont un à quelques centimètres de ma porte !

Et ces deux lumières ne se sont pas demandé comment ces excréments étaient arrivés là, pour faire des crottes de chat il faut un chat, en l’occurrence pour en faire autant il faut des chats ! Et des chats dans un hôpital, au 6ème étage, avec des portes coupe-feu tous les vingt-cinq mètres, ça ne les étonne pas mes génies en blouse blanche ! J’ai mal à la tête, je retourne au lit suer un petit peu.

Plateau/une assiette/spaghetti trop trop cuits + steak haché morceau de bois (essence : chêne). Beignet aux pommes sous vide. Le simple plateau sus nommé me donne envie de reprendre ma série photo plateaux. Mais je suis trop faible et je n’ai pas d’appareil.

Le médecin vient de me dire qu’il faut que je m’inscrive sur une liste de greffe hépatique...

4ème jour. Deux médecins armées de leurs stéthoscopes ont longuement écouté les borborygmes de mes poumons. Les deux petits bouts de métal froid se déplacent dans mon dos et sur mon thorax. C’est la première fois que deux femmes me tripotent avec des bouts de métal. Ca n’a rien de sexuel, mais ce n’est pas désagréable. À l’écoute elles sont d’accord. L’infection c’est propagée. Je dois refaire un scanner, une radio des poumons et peut-être une biopsie pulmonaire, c’est-à-dire prélever un petit bout de poumon pour analyses.

5ème jour d’hospitalisation. Je n’ai quasiment plus de fièvre et j’ai enfin réussi a dormir cette nuit grâce à un Xanax et un Stilnox, c’était ma première nuit avec plus de deux heures de sommeil d’affilée depuis une semaine, une nuit à 40 de fièvre sans sommeil de plus et je crois que je serais devenu fou.

Ce matin je pars à la radio, encore les couloirs pastel. Cette fois je pars accompagné sur mes jambes et sans fauteuil roulant. J’arrive dans un long et large couloir bordé à gauche de 12 portes, ce sont les salles d’examen. À droite des renfoncements sont aménagés en salles d’attente avec des chaises et des places pour les malades en fauteuil ou en lit. Le couloir est noir de monde, je trouve une chaise pour m’asseoir, mais il y a des gens debout. À ma droite une mère et sa fille. La mère est dans un fauteuil roulant et paraît exténuée.

Elle ne parle pas, ne se plaint pas, même quand une femme revêche en blouse blanche vient leur annoncer que le médecin a oublié de leur prescrire la radio, ce qui signifie beaucoup d’attente en plus. Sa fille par contre râle, mais pas devant la revêche. À sa droite une femme dans un brancard habillée comme pour un dîner en ville le regard fixe. À coté d’elle un vieil homme dans un lit à barreaux. Il se tient la poitrine et gémit ça dure quelques minutes tout le monde le regarde, mais personne ne fait rien.

Un homme en blouse blanche coiffé avec une queue de cheval, mais dégarni sur le dessus du crâne sort de salle d’examen en face de notre salle d’attente, je me lève : « Monsieur ! Le monsieur là, dans le lit il souffre, il gémit » lui « ah il fait du bruit. » Moi : « non c’est pas le problème, il a mal il souffre, il se tient la poitrine et il gémit », lui : « ce que vous croyez voir

et entendre et ce qui est n’est pas forcément ce qu’on croit qu’il est ». Après cette remarque hautement philosophique il tourne les talons et retourne dans sa salle d’examen. Merde je suis tombé sur une réincarnation de Diogène, je crois que j’ai dit ça à haute voix. Je regarde mes compagnons d’infortune, personne n’a l’air d’avoir entendu ma remarque. Des gens partent et d'autres arrivent. Un bébé de 2 ou 3 ans avec un masque sur le visage et relié à une perf passe dans un lit disproportionné.

Ça me rappelle des souvenirs d’enfance, la peur et le sentiment de solitude absolu qu’on resent, enfant, à l’hôpital. La douleur aussi, mal prise en charge quand j’étais un enfant hospitalisé. Ensuite c’est un adolescent à la peau ébène, très beau, qui arrive dans un fauteuil roulant. Il est gêné dans son pyjama bleu trop petit, il a honte, il se tripote les mains, regarde ses pieds. Je connais aussi cette sensation, moi aussi à son âge on m’a laissé poireauté seul dans des salles d’attente glauques avec des gens qui vous dévisagent.

J’aimerais lui parler, mais, pour lui dire quoi des trucs cons. Que moi aussi à son âge ça me faisait le même effet, mais ça ne servirait à rien à part le mettre encore plus mal à l’aise. On m’appelle c’est mon tour, c’est queue de cheval qui me fait la radio, il bafouille des trucs sur Alzheimer et le vieux. Je ne l’écoute pas, je ne lui réponds pas, je pense au jeune homme dehors honteux dans son pyjama bleu, je pense à mon adolescence.

Il n’y a rien de plus sur la radio le médecin me prescrit un deuxième scanner. Rien non plus pas d’évolution mes poumons sont toujours aussi pourris.

5ème Jour. Je sursaute dans mon lit, un long hurlement de terreur strident vient de retentir devant la porte de ma chambre. C’est une infirmière qui a vu un chat. Son cri a bien sûr fait fuir l’animal. J’aurais fui aussi. C’est étonnant que le chat n’ait pas fait une crise cardiaque en tous cas il doit être sourd maintenant. Des mesures sont prises. Il faut attraper les chats et en cas de capture, appeler la sécurité. Mais les bestioles sont malignes. Elles attendent les pauses des soignants pour pénétrer dans le service, et manger dans les poubelles. Ces chats sont complètement inconscients manger dans les poubelles d’un service de maladies infectieuses où la majorité des patients a au moins le VIH, ils vont attraper une saloperie c’est sûr. Pauvres chats. Je dors mieux grâce au Stilnox et au Xanax, je mange mieux, je vais mieux. La bactérie n’a pas été identifiée. J’ai un épanchement pulmonaire, mais ça n’est pas grave apparemment. Les antibiotiques fonctionnent. Je vais me balader dans le service avec mon pied à perf. Il n’y a plus de crottes de chats, mais j’entends miauler. Je descends dans le hall me chercher un coca. Quand je remonte, je vois ma voisine de chambre une jeune métisse dans un fauteuil roulant. Jeune, mais dont je n’arrive pas a évaluer précisément l’âge. Elle pourrait avoir entre 16 et 30 ans. Nous nous sourions sans échanger une parole et je regagne ma chambre. Ça me rappelle que ça fait un bout de temps que je n’ai pas baisé.

6ème Jour. J’attends dans le couloir parce que je veux un stylo, une feuille de papier et une enveloppe. Un médecin, brune avec une fine chaine en or au bout de laquelle une étoile de David se balance, arrive dans le service. Elle est accompagnée d’une jeune grande blonde en blouse blanche et d’un petit brun trapu.

(J’ai l’impression que tous les infirmiers et infirmières sortent tout juste de l’adolescence. En fait, c’est moi qui suis vieux, j’ai dépassé la trentaine. Fini les soirées drum and bass.)

Ils parlent d’un des patients du service avec l’infirmier qui s’occupe de moi. Le patient n’est pas là, mais ils aimeraient le voir. Elle questionne l’infirmier sur son cas. Je ne peux pas m’empêcher d’entendre.

Monsieur Machin sort de soins intensifs, il est polytoxico et aux dires de mon infirmier, il est assez dur dans ses propos et bien rock n’roll. Ça fait un mois qu’il est dans le service. Mais ça fait quelques jours que monsieur Machin a changé. Il n’est plus le même, il entend des voix, a des hallucinations avec des insectes à tête humaine qui lui parlent et le culpabilisent, il voit des morts qui lui parlent, l’accablent et le jugent. En fait Monsieur Machin est en plein flash et délire complètement. Je comprends que c’est l’arrière-petite-fille de Freud qui prend des notes. Je réalise que la psy est venue avec la grande blonde et le petit brun au cas ou Machin pèterait les plombs et la prendrait pour un insecte à tête humaine. Mais Machin n’est pas là et la Psy repart suivie de ses muscles blond et brun.

Mon infirmier n’a pas de stylo à me prêter, ni d’enveloppe, mais il peut me fournir une feuille blanche.

7ème Jour. Je sors aujourd’hui je n’ai plus de fièvre et pour le corps médical je suis stable. Je suis encore fatigué, mais moins. J’ai un épanchement pulmonaire, mais pour les spécialistes ça n’est pas grave et en tout cas pas dangereux. Je ne tousse pas. Je me demande où va passer toute la merde que j’ai dans les poumons. Je rassemble mes affaires et prends une douche sans aiguille dans le bras. Ça fait du bien d’être libre de ses mouvements. Comme d’habitude j’ai oublié mon gel douche dans la salle de bain. Je vais chercher mon ordonnance, le médecin est déjà parti. Je marche dans le couloir vers l’ascenseur, je croise des hommes en blouse bleue qui portent chacun deux espèces de grosses boîtes à chaussures en plastique gris, grillagées aux deux extrémités. Le temps des chats est compté. Ces hommes sont là pour poser des pièges et attraper la famille de dangereux félins.